

DOMINIQUE CLERC

### **Sociales Fictions**

Que peut nous dire une fiction photographique sur la réalité de notre temps ? En quoi les « sociales fictions » que produit Dominique Clerc, loin d'être une simple divagation de l'imagination, nous permettent-elles d'ajuster notre point de vue (telle une focale) sur l'état du monde – soit de trouver une juste distance par rapport aux choses ? En quoi le décalage, même infime, qu'elles proposent sur le présent, nous offre-t-il l'occasion de mieux apprécier notre condition ? Comme si l'opportunité de scruter notre société avec un tant soit peu de recul, de liberté et de créativité, nous amenait à percevoir lucidement les préjugés, les habitudes et les vogues qui définissent « l'air du temps » et nous entraînent aveuglément dans son sillage.

Dominique Clerc est un auteur photographe, membre actif du collectif l'EntrePrise et de la galerie Plateforme, il est aussi co-fondateur de la Biennale de l'Image Tangible. Texte de François Salmeron, critique d'art membre de l'AICA-France, enseignant à l'Université Paris 8 et à l'ESAD de Reims, co-directeur de la Biennale de l'Image Tangible.



9 782956 114802

ISBN 978-2-9561148-0-2  
Prix : 30 € ttc

SOCIALES FICTIONS



**SOCIALES FICTIONS**  
DOMINIQUE CLERC

SOCIALES FICTIONS

## Préface

### Creuser les paradoxes

L'expression semble à première vue antinomique : dans l'histoire de la photographie, l'association de deux termes tels que « Sociales Fictions », qui rassemble ici onze séries d'images réalisées par Dominique Clerc depuis 2011, porte en soi une ambiguïté dont on s'empressera de saisir la portée... et la fécondité ! D'une part, ces photos comportent une indéniable signification « sociale », bien que leur composition ne cadre guère avec les préceptes de la tradition documentaire et du photoreportage « humaniste » qui se définissent comme le miroir d'une époque, le témoignage d'un moment, ou l'état des lieux d'un monde dont l'appareil récolte savamment les marqueurs et les indices pour en révéler le sens profond. Comme si chaque cliché devenait l'occasion de découvrir les conditions d'existence, les mœurs ou l'environnement dans lesquels évolue une société<sup>1</sup> . Soit tout un champ d'informations d'ordre culturel, politique ou contextuel que Roland Barthes désigne sous le concept de « *studium* »<sup>2</sup> dans son célèbre ouvrage *La chambre claire*.

### Une mise en forme de la réalité

D'autre part, les images composées par Dominique Clerc ne s'arrêtent pas là. Quoiqu'elles disent indéniablement quelque chose de notre temps, elles ne sauraient constituer le simple reflet des villes consuméristes, numérisées et sécuritaires que nous connaissons en ce début de XXI siècle... En ce sens, elles relèvent davantage de la « fiction » que du régime de la « *photo-vérité* »<sup>3</sup> , et jouent sur un tout autre registre formel que les vues documentaires dont nous abreuvons médias et reporters. On se rappelle alors, qu'au-delà de sa valeur sociale, la photographie peut aussi se considérer comme un art à part entière ou une fiction recourant à des « *retouches* » et des « *trucages* »<sup>4</sup>, comme le suggère le sociologue allemand Siegfried Kracauer. Soit un ensemble d'« *artifices* »<sup>5</sup> qui, chez Dominique Clerc, vont du photomontage à la mise en scène effectués en post-production. Dès lors, la photo ne se définit plus comme l'enregistrement objectif de ce qui se joue spontanément devant l'œil de la caméra – à l'instar d'Henri Cartier-Bresson qui nous encourageait à « *capter* » les événements « *sur le vif* » pour en retranscrire la pleine « *vérité* »<sup>6</sup> .

La photographie répond désormais à la libre imagination de l'artiste qui élabore des images au gré de ses goûts et de sa sensibilité. Elle se dote d'un pouvoir créatif capable de transformer le réel, dont elle façonne les éléments comme une matière première, bien loin d'en n'être que le simple calque ou la fidèle trace. « *L'art ne s'épuise pas dans la reproduction peinte ou photographique de la réalité ; il exige bien plus, il implique, pour mettre en forme le matériau brut, la créativité de l'artiste* », souligne Kracauer<sup>7</sup>. Comment ? En superposant et conjuguant différentes prises de vue dont l'association recomposera une nouvelle réalité : la photographie produit un monde au lieu de seulement le restituer.

#### *La photographie comme expérience de pensée*

Dès lors, la photographie s'en remet aux ressources de l'intuition, de l'imaginaire, et à leurs capacités projectives. L'enjeu ? Etablir des fables vraisemblables, à travers des tableaux « anticipatoires », qui révéleront d'autant mieux, sous leur caractère fictif, les tendances qui traversent notre époque. Comme si la fiction, et la projection dans un futur proche, devenaient le meilleur biais via lequel observer notre société, comprendre notre temps, et mettre à jour les valeurs qui nous structurent – et qui nous structureront certainement encore à l'avenir. Elle apparaît ainsi comme ce que les scientifiques et les philosophes appellent une hypothèse ou une « expérience de pensée »<sup>8</sup>. En basculant du côté de l'imaginaire, la photo change le point de vue que l'on pose ordinairement sur le cours des choses : notre perception se rend plus distante, et acérée, pour déceler ce qui s'y joue.

#### *Une fiction vraisemblable sur l'air du temps*

Mais que peut nous dire une fiction vraisemblable sur la réalité de notre temps ? En quoi la fiction, loin d'être une simple divagation de l'imagination, nous permet-elle d'ajuster notre point de vue (telle une focale) sur l'état du monde – soit de trouver une juste distance par rapport aux choses ? En quoi le décalage, même infime, qu'elle propose sur le présent, nous offre-t-il l'occasion de mieux apprécier notre condition ? Comme si l'opportunité de scruter notre société avec un tant soit peu de recul, de liberté et de créativité, nous amenait à percevoir lucidement les préjugés, les habitudes et les vogues qui définissent « l'air du temps » et nous entraînent aveuglément dans son sillage.

#### *Repenser les enjeux de la polis*

« Sociales fictions » nous engage ainsi à penser ensemble deux courants antithétiques qui tiraillent l'histoire de la photographie : une image « *réaliste* »<sup>9</sup> indexée au réel, dotée d'un force « *constative* » sur « *ce qui est* »<sup>10</sup>, et une image artistique traduisant ses capacités « *formatrices* »<sup>11</sup> à travers le regard particulier d'un artiste dont les goûts, la sensibilité, l'imagination et les artifices figurent une certaine vision du monde. Les séries réalisées par Dominique Clerc s'enracinent en effet dans des enjeux politiques actuels, dont elles soulignent (parfois ironiquement, nous semble-t-il !) les limites. On y observe le devenir de villes en proie au consumérisme et au tourisme de masse : des temples recouverts de marques et des monuments colonisés de cohortes de curieux dénotent le matérialisme triomphant et le désenchantement spirituel qui l'accompagne. La question des usages du numérique et de l'impact des nouvelles technologies sur notre perception du monde se retrouve également dans une certaine « gamification » de notre rapport aux choses, fondée sur la simulation et le divertissement. L'articulation entre le « *domaine public* » et la sphère privée<sup>12</sup>, où l'intime tombe désormais dans l'espace commun, notamment via la publication de nos données sur les réseaux sociaux, interroge l'autonomie qu'il reste aux individus dans une société du spectacle permanent, de la transparence et de la vidéosurveillance. Les replis nationalistes et la xénophobie face aux mouvements migratoires trouvent enfin leur traduction symbolique dans de glaciales barrières de béton enserrant les habitats, les villages et les monuments, à l'instar des propriétés ultrasécurisées des quartiers VIP de Beverly Hills ou de Rio de Janeiro, et des murs de Trump ou de Belfast édifiant ce que le philosophe Henri Bergson dénommait dès le début du XXe siècle des « *sociétés closes* »<sup>13</sup>. Soit un monde rigide, rationaliste et frileux qui croit édifier des remparts efficaces contre les flux incessants du néolibéralisme, de l'Internet et des migrations mondiales.

#### *Le pouvoir de révélation de la photographie*

Pourtant, ces enjeux sociétaux ne se contentent pas de rencontrer leur simple illustration photographique, comme dans un reportage « classique ». Car si Dominique Clerc arpente bien l'espace public et les villes occidentales, accumulant les clichés pour nourrir ses banques d'images dans lesquelles il trouvera matière à arranger ses compositions, les problématiques qui en découlent se trouvent mises en lumière et exacerbées à travers des situations que l'artiste crée de toutes pièces. Le photographe assemble ainsi divers fragments visuels pour produire, à coups de filtres, de collages et de retouches, une nouvelle image – une



nouvelle réalité, même, disions-nous. Une image prospective, hyperbolique et décalée qui agit comme une loupe grossissante sur les glissements et autres travers que connaissent nos sociétés, et renoue avec la fonction « révélatrice » de la photographie : mettre en lumière l'« *aliénation* » des rapports sociaux et le « *fétichisme de la marchandise* »<sup>14</sup> , la muséification des capitales, le contrôle des datas personnelles, la perte du sens de la réalité, les crispations identitaires et la paranoïa ambiante qui ébranlent notre époque...

*Un tableau des possibles*

La photographie, comprise comme une image fixe, offre ainsi un condensé des courants idéologiques et des vagues qui traversent l'air du temps. Habituellement arrimée au passé comme une « *preuve* » de « *ce qui a été* »<sup>15</sup> , elle se tourne dorénavant vers un futur proche et brosse un tableau des possibles – qui ne saurait toutefois se confondre avec une prétention à la préscience. De format horizontal, les tableaux de Dominique Clerc suivent en effet une ligne d'horizon qui stabilise les multiples éléments et protagonistes qui les animent, entachés des tons saturés de la sacrosainte publicité et du tourisme de masse. D'autres fois, ils cèdent la place à l'épure et à des couleurs plus froides : celles du bitume, des bâtiments de verre des CBD, des costards impeccables et des murs gris de béton. On remarque alors qu'ils s'appuient sur les mêmes codes visuels que le cinéma ou les récits d'anticipation, comme s'ils s'ajustaient et se composaient sur un « fond vert » d'effets spéciaux. Les images lisses qui en résultent, aussi nettes et tranchantes que les canons de la HD sur nos écrans digitaux, vont de pair avec ce que l'artiste et théoricien Edmond Couchot appelle le « *remords* »<sup>16</sup> du peintre. Soit la possibilité de « *retoucher* » *ad libitum* le tableau, en effaçant, rajoutant, et peaufinant la matière, à l'instar du photographe numérique qui se trouve enfin détaché de l'instantanéité du « clic » de l'obturateur, et soigne autant qu'il le souhaite la mise en scène de chaque élément sur son logiciel. A croire que désormais, les photographes sont devenus des peintres comme les autres...

François Salmeron

*Critique d'art membre de l'AICA-France (Association Internationale des Critiques d'Art)*

*Enseignant au Département de Photographie de l'Université Paris 8 et à l'Ecole Supérieure d'Art et de Design de Reims*

*Co-directeur de la Biennale de l'Image Tangible*

*Notes (1)*

1 / Roland Barthes, *La chambre claire, Note sur la photographie*, Chapitres 10 et 12, Gallimard, Paris, 1980 : « *Lorsque William Klein photographie le « 1er Mai 1959 » à Moscou, il m'apprend comment s'habillent les Russes (ce qu'après tout je ne sais pas) : je note la grosse casquette d'un garçon, la cravate d'un autre, le foulard de tête de la vieille, la coupe de cheveux d'un adolescent, etc. Je puis descendre encore dans le détail, remarquer que bien des hommes photographiés par Nadar avaient les ongles longs : question ethnographique : comment portait-on les ongles à telle ou telle époque ? Cela, la Photographie peut me le dire, beaucoup mieux que les portraits peints. Elle me permet d'accéder à un infra-savoir* ».

2 / *Ibid.*, Chapitre 10.

3 / André Rouillé, *La Photographie, entre document et art contemporain*, Gallimard, Paris, 2005.

4 / Siegfried Kracauer, *Théorie du film, La rédemption de la réalité matérielle*, « La photographie. Survol historique : Conceptions et courants initiaux », Flammarion, Paris, 2010.

5 / *Ibid.*

6 / Henri Cartier-Bresson, « L'Instant Décisif », Préface de l'album *Images à la sauvette*, Editions Verve, Paris, 1952.

7 / Siegfried Kracauer, *Ibid.*

8 / En philosophie, cela va des mythes platoniciens qui ponctuent chaque dialogue socratique, à l'hypothèse d'une « *perception pure* » dans les premières pages de *Matière et Mémoire* de Bergson, en passant par le doute hyperbolique et le malin génie cartésien des *Méditations métaphysiques*, par l'expérience du « *bon sauvage* » rousseauiste dépeint à l'état de nature dans le *Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes*, ou par la pensée de « *l'éternel retour* » chez Nietzsche.

9 / Siegfried Kracauer, *Ibid.*

10 / Roland Barthes, *Ibid.*

11 / Siegfried Kracauer, *Ibid.*

12 / Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Chapitre II : Le domaine public et le domaine privé, Le social et le privé, Calmann-Lévy, Paris, 1983 : « *Les quatre murs de la propriété privée offrent à l'homme la seule retraite sûre contre le monde public commun, la seule où il puisse échapper à la publicité sans être vu, sans être entendu. Une vie passée entièrement en public, en présence d'autrui, devient comme on dit superficielle* ».

Le lieu des activités humaines : « *Le sens le plus élémentaire des deux domaines indique que certaines choses, tout simplement pour exister, ont besoin d'être cachées tandis que d'autres ont besoin d'être étalées en public* ».

Notes (2)

13 / Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, PUF, Paris, 2013.

14 / Karl Marx, *Le Capital*, PUF, Paris, 2014.

15 / Roland Barthes, *Ibid.*, Chapitres 32 et 33

16 / Edmond Couchot, *Des images, du temps et des machines dans les arts et dans la communication*, « Nouer/dénouer le nœud du temps », Editions Jacqueline Chambon, Paris, 2007 : « *Alors que le temps du faire pictural se décompose généralement en plusieurs séances de pose [...], alors qu'il autorise autant de « remords » que souhaite le peintre, la durée de la pose photographique est commise à un obturateur qui tranche mécaniquement le flot continu du temps. [...] Tandis que le peintre a tout loisir d'intervenir sur son tableau quand il le veut, le photographe s'en remet aveuglément à une machine optique-chimique* ».

*Personal Data*

Ignorance, négligence ou complaisance, nous confions des pans entiers de notre intimité à qui veut bien la recueillir. Réseaux sociaux mais aussi sites marchands, nos données sont compilées, analysées et exploitées en toute opacité.

Partant de ce constat, Personal Data met en images un monde sans véritable frontière entre l'espace privé et l'espace public. Tour à tour voyeurs ou victimes, les images dénoncent le consensus d'une société basée sur le contrôle, la surveillance et la marchandisation de l'information.

Reste à savoir qui de notre inconscience ou des nouvelles technologies s'attaque le plus aux idéaux de liberté. Sans doute les deux, ce qui en fait assurément un des pires cocktails jamais inventés.















*Enjoy & The City*

Comme d'autres capitales au passé prestigieux, Paris semble figé dans son développement et son architecture. La muséification est en route et le typique préservé. Surtout que rien ne bouge..., si ce n'est aménager aires de loisirs et espaces verts à l'attention de privilégiés et de touristes aux poches pleines.

Non qu'il faille s'opposer à la sauvegarde du patrimoine ou au progrès environnemental mais que dire d'une ville qui se vide pour n'être plus qu'un écrin attractif ? Que dire d'une obsession pour le passé et les loisirs, faut il y voir justement la seule plan crédible pour séduire les bourgeois-bohèmes, les étrangers et remplir les caisses ?

Si rien ne bouge, les architectes continueront à ne rien construire d'ambitieux ni de moderne. Ce que d'autres villes comme Londres ont pu faire, nous ne le verrons jamais, Beaubourg aura été l'ultime réalisation d'envergure au centre de la ville. Paris continuera à décliner sur sa pente douce. Et les banlieues de plus en plus lointaines ne cesseront de gonfler pour accueillir les moins aisés.

Empruntant à l'imagerie publicitaire des promoteurs immobiliers, ces photos imaginaires témoignent du conservatisme et du manque d'audace d'élites nostalgiques tournées vers le passé et leur bien être. Elles nous interrogent également sur nos propres blocages et réticences à imaginer la ville de demain.





















*Welcome*

Les crises récentes au Moyen Orient ont décuplé les craintes d'invasion migratoire dans un contexte ambiant de terrorisme et de marasme économique. Elles ont surtout libéré le discours raciste, sécuritaire et liberticide, et propagé l'idée d'une identité nationale séculière et inamovible.

C'est donc une patrie en danger qu'il faut défendre en commençant par la fermeture des frontières non seulement physiques mais aussi culturelles et religieuses. Loin des idéaux de tolérance, d'accueil et d'universalisme, le discours de la République tend à se réduire à une potion amère avec la peur comme agrégat et le passé pour seul idéal.

Intitulée Welcome, cette série prend le parti d'illustrer la dérive actuelle de nos esprits. Nous y parcourrons des territoires sur-protégés et réservés aux seuls ayant-droits. Si défendus qu'ils en deviennent inhabitables et c'est là le paradoxe. Maisons murées, villages fortifiés, tranchées et autres murs, nous finirons par rejeter tout le monde avant que le monde nous rejette.



















*Hotspots*

Il y a cinquante ans naissait le tourisme industriel. Avec lui disparaissait un peu l'idée de voyage au profit d'une consommation plus festive et immédiate. Disparaissait un peu aussi l'individu, le temps long et certains diront l'aventure, les rencontres et l'inattendu. Aujourd'hui tel un produit qu'on achète, le voyage est normé et répond aux exigences sans cesse renouvelées d'opérateurs soucieux d'enrichir l'expérience client.

A Paris, culture, shopping et gastronomie sont les incontournables mais certains se lassent un peu de ces passages obligés. On les appelle les touristes individuels. Ceux là, soient qu'ils connaissent déjà ou qu'ils fassent preuve de témérité, se risquent à fréquenter d'autres quartiers. Dans cette série d'images, nous les voyons dans des banlieues qu'on leur décrit parfois comme des « no go zones ». Sur la foi d'un guide confidentiel ou d'un simple conseil d'amis, les voici à la découverte de paysages urbains non balisés, d'architectures non officielles. A la recherche d'un frisson peut être ou d'un trophée qu'ils montreront fièrement à leur retour.

Ils n'auront donc pas pris les chemins conçus pour eux et ne s'en plaignent pas. Tout juste seront ils surpris de se retrouver quand même si nombreux et de croiser d'autres touristes avec le même air un peu perdu qu'au Louvre ou à Versailles.



















*Sweet Home*

Al'heure où des populations entières sont obligées de fuir pour échapper aux dérèglements de la planète, d'autres plus privilégiées discourent sans relâche sur la menace migratoire. Même si nous comprenons l'enchainement qui lie notre modèle de société à la destruction du monde, nous persistons à vouloir profiter seuls de biens que nous devons à notre naissance.

Et à les protéger pour ne pas avoir à les partager. Il convient donc de s'organiser pour éloigner l'étranger, cet ennemi naturel prêt à nous envahir, voire nous remplacer. Lui interdire tout sentiment d'appartenance à la nation, son passé, sa gloire, sa culture mais aussi ses ressources. La photographie nous plonge ici dans un monde inquiet qui se barricade pour atteindre cet unique objectif. Une société sous influence qui s'emmure dans une attente morbide au prix d'avoir à renoncer à sa philosophie et à sa propre conception du bonheur. Une société rétrécie et polluée par l'individualisme, la consommation et l'obsession de la sécurité. Une société orpheline de ses propres Lumières qui en faisait pourtant sa fierté.

Ces images font suite à la série Welcome réalisée en 2015. Coïncidences visuelles troublantes avec le confinement que nous venons de vivre, elles ont cependant une ambition bien plus élevée, celle de nous avertir d'un mal encore plus insidieux.







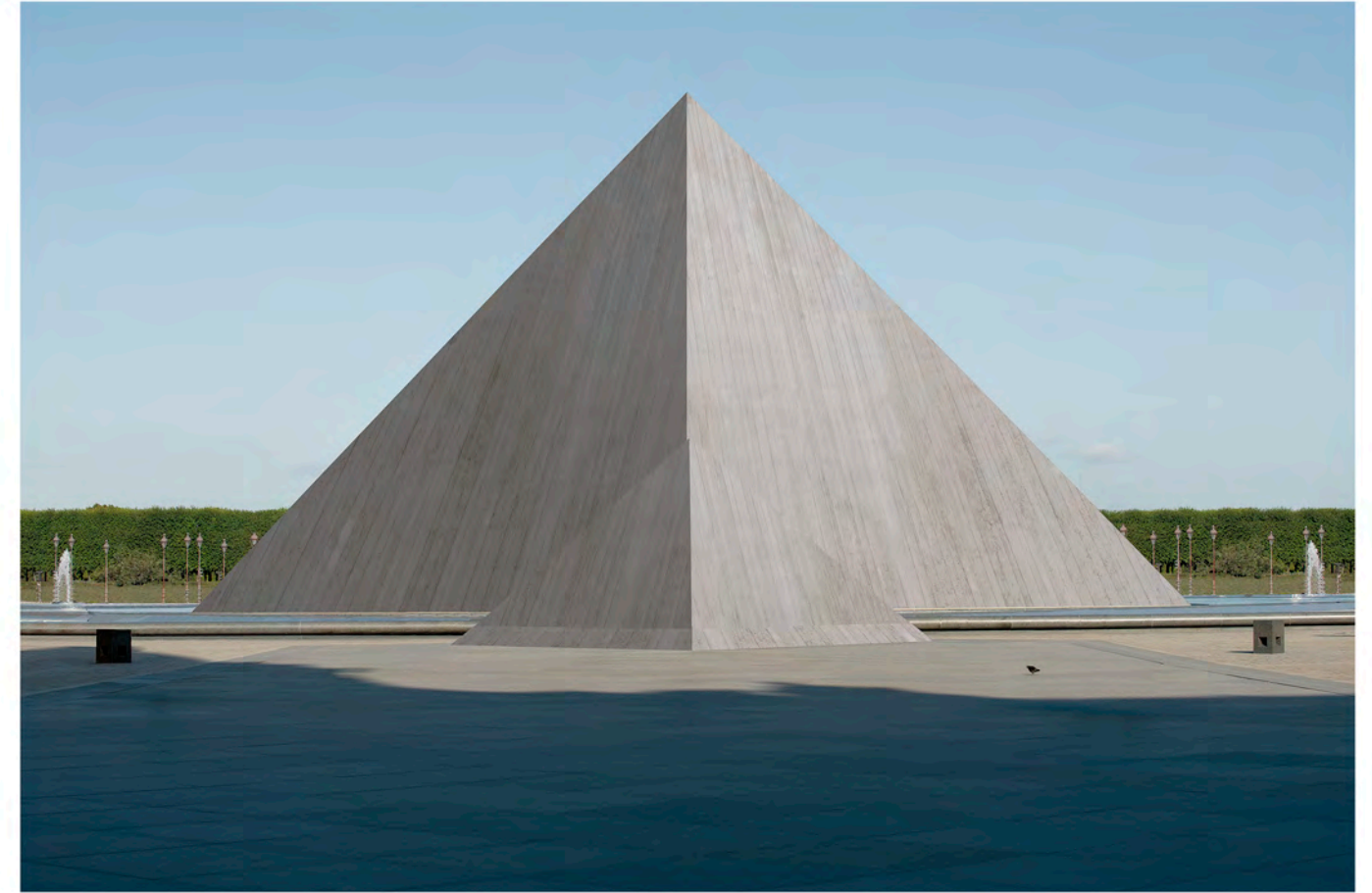




























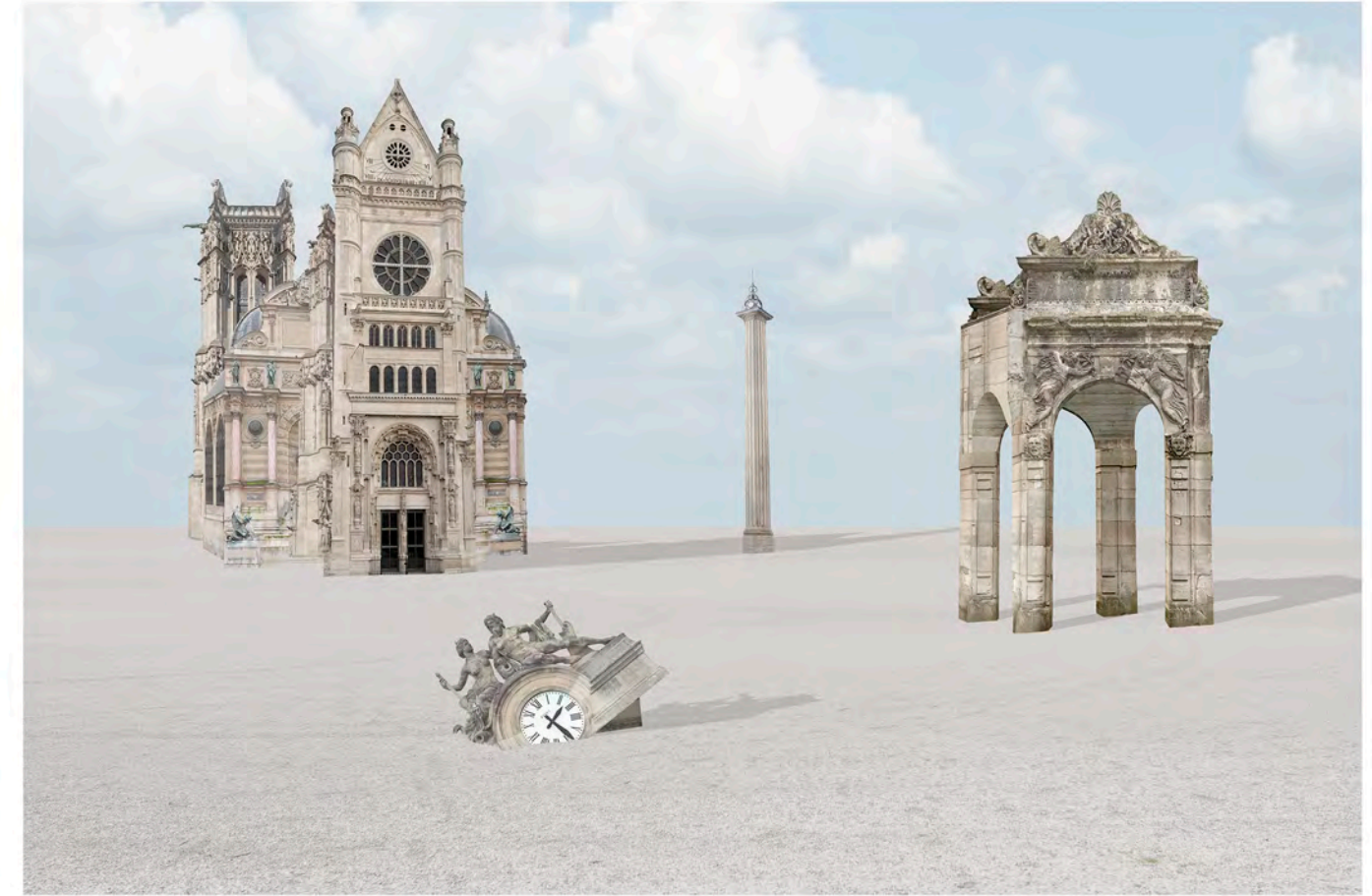


*Terra Incognita*

Il est des paysages qui n'en sont pas vraiment. Banals, anonymes et donc peu dignes d'être immortalisés. C'est pourtant cette qualité qu'a choisi l'Europe pour se représenter sur ses billets de banque. Pas de figures illustres, pas de monuments iconiques ou reconnaissables. En cherchant le consensus pour ne privilégier personne, la banque centrale réussit surtout à souligner l'absence d'identité européenne. Sans repères ni symboles ancrés dans la mémoire de ses citoyens, elle amplifie délibérément l'idée d'un continent théorique, véritable terra incognita pour ses habitants.

Restent quelques fragments de ponts, frontons ou vitraux dont on ne saura jamais rien. Ni l'origine, ni l'algorithme qui les a créés. Tels qu'ils sont imprimés sur papier fiduciaire, l'ensemble suggère des paysages sans âme, presque apatrides tant ils semblent détachés de toute appartenance au réel. Les photographies qui suivent reprennent la même idée, anonymat, neutralité, interchangeabilité. Des natures mortes sur le même fond que l'on pourrait recomposer à l'infini. Compositions historiques sans histoire ou géographiques sans géographie. Tout un univers de possibles sans autre finalité que de nous apprendre que nous sommes précisément nulle part.

Ou bien au contraire au cœur d'une métaphore qui voudrait que l'Europe nous échappe dès lors que notre curiosité de citoyen voudrait s'en approcher.







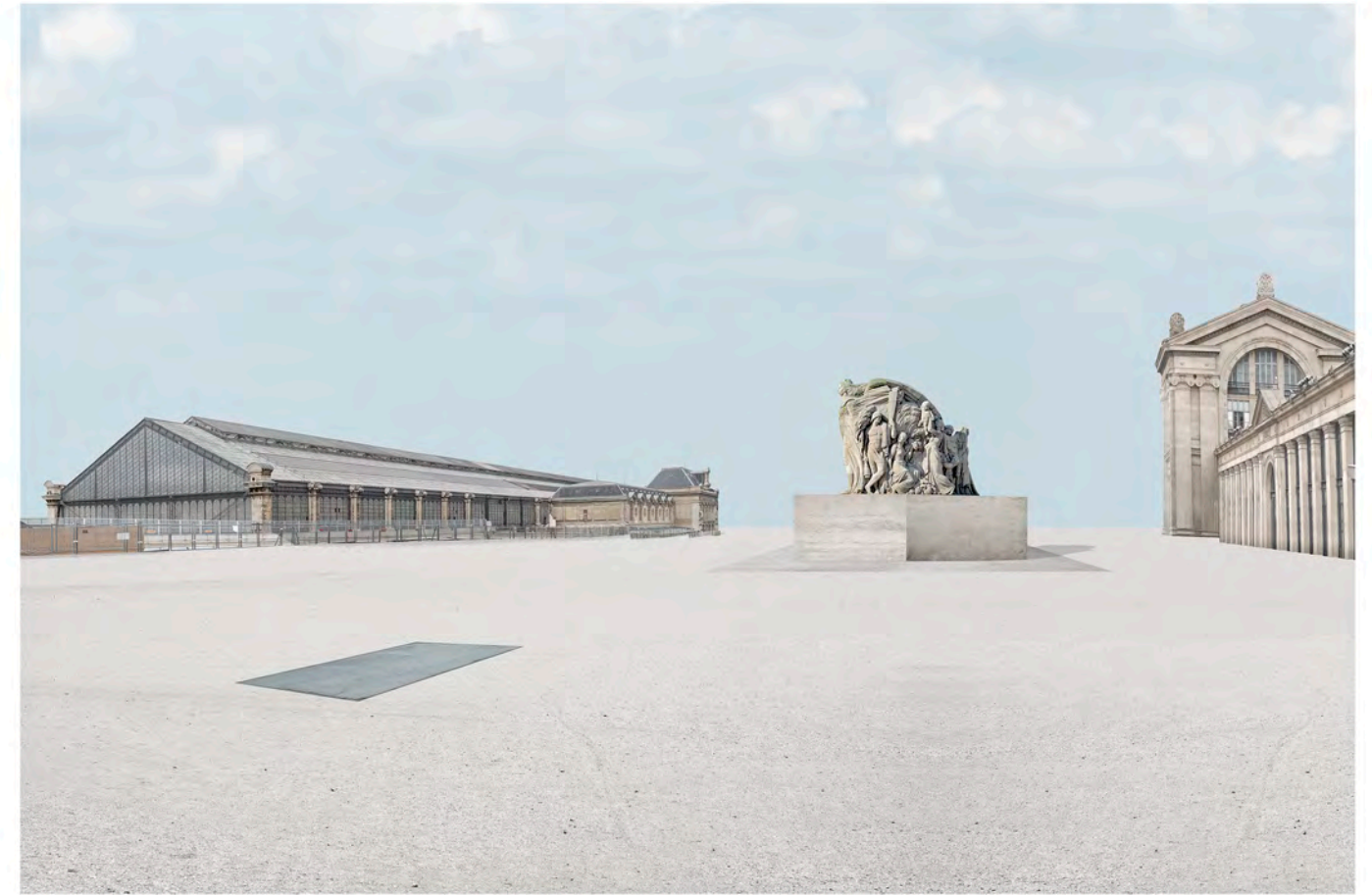


















*In Memoriam*

Perdus dans d’immenses friches industrielles ou agricoles, des visiteurs étrangement arrêtés semblent dans la contemplation d'un autre temps. Celui d'un monde plus rassurant où le travail était dur mais au moins ne manquait pas.

Vestige d'une époque révolue, ce paysage construit de la main de l'homme mute rapidement et finira par disparaître. S’il dessine encore la périphérie de nos villes, nous ne savons pas encore ce que créeront vraiment les nouvelles technologies en terme d’environnement. En changeant de nature, le travail change d'espace. Plus dispersé, plus caché, en devenant virtuel, son territoire n’est plus clairement identifiable. Moins rassurant, moins physique il ajoute à la complexité du monde et à l'angoisse de la survie.

Il y aurait donc urgence à parcourir ces terres promises à disparition. Avec ironie In Memoriam se projette dans un futur proche où des visites y seront même organisées. Comme pressés par le temps nos visiteurs auront conscience de regarder les derniers instants d'un cycle qui s’achève. Nostalgie ou peur de l'avenir, ils devront quand même payer pour se poser la question.

















*Games Code*

Le propre du jeu a toujours été de donner l'illusion du choix et de la puissance sur le cours des choses. Sur ce principe et dans le contexte technologique actuel, l'illusion virtuelle apparait aujourd'hui comme le chemin le plus évident pour échapper au monde ordinaire et à ses frustrations quotidiennes.

Les plus grandes compagnies ont vite compris l'intérêt qu'elles pouvaient retirer de cette aspiration universelle. En proposant à la vente des univers où le client est un héros ou un aventurier aux multiples péripéties, elles ne font évidemment pas que s'enrichir, elles s'emparent de l'imaginaire individuel. Le canalisent, le dirigent comme si il y avait un danger caché à ce que les individus pensent, imaginent ou s'amuseent tout simplement par eux mêmes. C'est donc tout bénéfice pour le système. Outre le profit, si la compétition apparait comme un jeu, elle rend d'autant plus acceptable sa transposition dans un monde réel et social. Un monde où le score et les trophées de pacotille finiront par décider du destin de chacun.

Dans ces images, les joueurs sont représentés à l'intérieur des scènes qu'ils sont censés vivre via leurs écrans. Ce dispositif dit assez bien la confusion des esprits mais aussi l'extrême solitude d'individus en proie à des hallucinations. Comme une drogue en effet, ces jeux se révèlent addictifs au point parfois d'une peur irraisonnée du monde réel, premier pas d'un retrait social radical et définitif.

Ainsi loin d'échapper aux contingences du quotidien, le « gamer » peut donc entamer une descente aux enfers. Pendant qu'il est occupé par un monde de chimères, d'autres organisent la société comme ils l'entendent. La solution raisonnable serait de jouer avec modération comme c'est d'ailleurs préconisé par les fabricants. Mais le mieux serait encore de se regrouper et d'inventer d'autres mondes justement...

















*Coïncidences*

Des nombreuses facettes du monde, nous regardons souvent celle qui nous est suggérée en premier.

Ici, par de multiples dispositifs d'images dans l'image, la réalité tend à devenir une apparence. Elle coïncide avec ce que nous devons voir, pourtant elle nous plonge dans une troublante incrédulité. Comme si tout était spectacle, jeu ou questionnement, notre rapport au monde semble le fruit d'une manipulation bien orchestrée. Avec sa puissance de feu médiatique, notre société nous conduit à un aveuglement progressif et nous rend perméables aux illusions d'optique et donc à toutes les propagandes.

Réalisées à Sète avec le soutien de la galerie Dock Sud, elles sont autant d'occasions de parcourir la ville que de pénétrer dans l'étrange.

















*Images de Marque*

Avec ses dieux, ses fidèles et ses rites, le shopping s'apparente à une religion de la-matérialité. Dans cette nouvelle mythologie, les marques s'affrontent à coups d'images et de logos ne laissant au public que l'illusion de désigner les vainqueurs.

En écho à ce déferlement de moyens, cette série nous projette dans un monde encore plus organisé pour orienter nos désirs. Une invasion marchande et publicitaire que rien ne semble arrêter, pas même à la porte des églises. Dans un enchainement de projets encore imaginaires, se profile une fable inquiétante sur le consumérisme et la sur-infor-mation.

En s'aventurant ici sur le terrain de la fiction, la photographie se veut prospective, elle quitte le temps présent pour regarder vers le futur.

















*Paysages Intérieurs*

Parce que nous sommes des êtres multiples, complexes et inconstants, notre perception de la réalité évolue suivant l'heure, l'endroit ou simplement notre humeur. Ainsi de nos pensées qui débordent parfois, envahissent le champ visuel et viennent le perturber jusqu'à produire comme des images mentales ou virtuelles dont nous sommes les uniques spectateurs.

C'est de ces collisions dont il est question ici et c'est pourquoi nous parlons de paysages intérieurs. Parler de paysage d'ailleurs, c'est souvent évoquer une beauté perdue, celle des vallées verdoyantes de notre enfance, des bords de mer et des couchers de soleil. Rien de tel dans les images, plutôt des industries, des ports, des banlieues comme pour nous rappeler à notre vécu quotidien. Un environnement industriel et urbain longtemps à l'ombre de l'idéal esthétique mais qui s'impose aujourd'hui dans nos imaginaires à mesure que nous y vivons.

Est ce à dire que nos pensées, nos rêves sont en partie le produit de notre environnement ? Les images disent bien autre chose. Ce n'est pas la beauté qui crée un paysage mais simplement sa contemplation.

















